

Solitudes molles sous la lumière bleue – Avatars de nos peluches synthétiques

Solitudes molles réunit les travaux de six artistes de la scène locale et internationale qui explorent l’imaginaire sensitif du mou, du flottant et du coulant, convoquant une sensorialité visqueuse et une sensualité régressive. L’exposition interroge une société dont le rapport aux corps est constitué par un lissage et une douceur fétichisés par les technologies numériques et scientifiques. Elle dévoile une vision du monde contemporain caractérisé par l’ambiguïté entre le technologique et l’organique, le flux et le fluide, l’artificiel et le biologique.

Les œuvres évoquent les origines et les devenirs des matières et des corps – glaises et organes sexuels, formes plastiques et ectoplasmiques, prothèses cybernétiques, électroniques ou chimiques – et se déploient en alternance entre le monde physique et son image. Dans un large panel de technique, de matériaux et de sujets, propres à chaque artiste, l’exposition porte un regard multifocal qui ne tranche pas définitivement entre le réel et la fiction, la science et le fantasme, le virtuel et le poétique.

Sur des bandes de cellophane, des corps fragmentés aux sécrétions fertiles se dessinent en jaillissements joyeux. On s’émeut du mou comme d’un signe inversé de la puissance, un contre événement teinté d’humour et de nostalgie. *Sous la lumière bleue* d’un faisceau mouvant, l’espace se dématérialise et une fiction scientifique s’ouvre sur le fantasme d’un monde médiatisé et technoïde. Spectres d’une technologie haptique et séductrice, des hologrammes apparaissent et disparaissent. Au sol pourtant, la lumière du jour prend corps, comme un passage entre des réalités sensibles. Le temps, que la moquette capture, semble suspendu dans des paysages hallucinés aux couleurs acidulées et on voudrait pouvoir s’enfoncer dans la matière même de l’image. Le trouble persiste et devient bientôt inquiétant dans la soufflerie odorante et bruyante d’une machinerie avançant dans l’urgence de sa propre obsolescence. L’hyper présence de la peau-latex végétale contraste et dialogue avec la corporalité évanescence des cadrages serrés ; contre-champs intimes de flâneries virtuelles. Une voix s’élève, automate de plastique coulant, synthèse d’une ère artificielle et colorée, d’une sexualité consommable, amorphe et douce.

L’enchevêtrement des sensations physiques et virtuelles, hybride érotique et cyborg, rassasie notre besoin de médiatiser désirs et plaisirs. Notre faim de satisfaction sensorielle incorpore les avancées techniques industrielles, *avatars de nos peluches synthétiques*.

Gabrielle Boder, Anouk Schumacher, Léonor Désprés, Tadeo Kohan

Ingrid Berthon-Moine

« Ma première interrogation est ce que ça fait d'avoir un petit morceau de chair molle entre les jambes et comment ça vous donne autant de puissance et une telle place. Je sais que c'est une question très simpliste, mais je pense que c'est important ».

Ingrid Berthon-Moine présente des pièces inédites qui marquent l'apparition de nouveaux matériaux dans sa pratique. *Tout mou m'émeut* s'inscrit dans la lignée des sculptures molles de l'artiste, évocations d'organes génitaux, réalisées à partir de textiles et de matières synthétiques. Elle intègre ici deux objets trouvés : un socle de béton et une tige métallique dont la verticalité et la dureté dialoguent avec la souplesse d'un tissu et la flaccidité d'un ballon de baudruche. Le titre invite à considérer avec humour et tendresse cette érection liquéfiée, assemblage à la fois délicat et grotesque d'éléments antagonistes.

A la subtilité de cette sculpture répond l'exubérance de *Désir sous vide*, grands dessins tracés à l'acrylique sur de fins rouleaux de cellophane. Sur cette peau translucide se déroulent des attributs sexuels – seins, testicules, vulves – et des gouttes de fluides, aplats colorés qui glissent depuis le plafond, dans un jaillissement vital ramenant à l'origine des matières et des corps. Les pièces de Berthon-Moine, qu'elle installe aussi bien au sol qu'aux murs ou au plafond, proposent de redéfinir aussi bien l'espace physique du lieu d'exposition que les espaces métaphoriques de nos représentations. Accueillant les visiteurs-euses de *Solitudes molles*, ses œuvres invitent à scruter à fleur et au travers des surfaces, à la recherche des formes mouvantes de nos désirs.

Alan Bogana

Flora Mottini

Le travail de Flora Mottini se construit à partir des propriétés de la matière. Explorant les possibilités physico-chimiques de l'aluminium, de la toile de molleton, de la mousse ou du plastique, elle déploie formes et couleurs à travers des procédés de trempage, d'immersion, de diffusion ou par la réalisation de structures gonflables. La matérialité de ses pièces invite au toucher et questionne nos systèmes de perceptions et de représentations.

Pour *Solitudes molles*, Flora Mottini présente un ensemble de nouvelles peintures qui explorent une pluralité de formes à la lisière mouvante de l'abstraction. Au travers d'un champ chromatique halluciné, elles dévoilent les paysages utopiques d'une planète à la fois moelleuse et élastomère, sur laquelle se meuvent des figures aux corps hybrides. Ses peintures sont réalisées grâce à une combinaison de techniques numériques et manuelles, sur toile de molleton ou par coloration anodique sur plaques d'aluminium – un procédé chimique de traitement de surface avec lequel l'artiste poursuit des recherches depuis 2015.

Flora Mottini, *1985, vit et travaille à Genève et Lausanne, Suisse

David Weishaar

Ce sont des images incertaines, en voie de devenir ou en passe d'être dissoutes. Des visions chlorées, à la limite de l'éblouissement, peintes dans un éclat qui semble les avoir figées dans la nacre. Tirés de l'environnement numérique, les clichés peints par David Weishaar sont initialement des photographies qu'il retravaille à l'ordinateur, avant de les transposer sur la toile où, malgré les retours ponctuels au modèle, l'essentiel se joue désormais en son absence. Lavé de son contexte par effet du cadrage ; privé d'une lecture immédiate par effet de la peinture, le contenu de ces images se refuse dans sa totalité, n'en donnant qu'une approche sélective. Indices suggestifs d'une sur-médiatisation de l'image dont les circonstances sont ici laissées aux spéculations du spectateur et à ses propres projections.

Documentaires scientifique, reflets d'un lévrier, mains glissées dans un sous-vêtement ; le choix indifférencié des sujets est une exhortation au décryptage, convergeant finalement vers une même forme de désir (de savoir ?), dût-il rester inassouvi. Astreinte à un pouvoir allusif, cette faune visuelle évoque, connote, attise, sans jamais contenter tout à fait. Au cœur de ces fantasmes que le spectateur exaucera ou frustrera, les œuvres de Weishaar demeurent en suspens, fixant l'instant d'une image qui ne viendra pas ou n'est déjà plus.

En miroir, l'installation *10:48 – 10:58* rejoue ce même drame. Au sol, l'artiste capture l'éclat d'une lumière temporaire, délimitée par l'encadrement des fenêtres.

Fabio Gaffo

Chloé Delarue

Chloé Delarue produit une nouvelle insertion de l'arborescence TAF_{AA} (Toward A fully Automated Appearance), un ensemble d'œuvres-environnements scannant l'empreinte des technogènes accessible par leurs contours.

Imaginée pour l'exposition, la borne TAF_{AA} - FM2030 DESERT sonde l'image-fantôme de notre présent à l'heure des technologies intégrées sous l'égide des hyper réseaux. Telle une machine autophage, elle se nourrit des mues d'œuvres précédentes de l'artiste. Broyés et stockés, les éléments de latex transformés et encodés composent un nouveau matériau, une mémoire fragmentée. Des peaux organiques – empruntes et moulages d'éléments architecturaux (tuyaux) ou d'objets usuels (emballages, cartons) – recouvrent et composent TAF_{AA} - FM2030 DESERT et constituent une base de données sensible, un « data flesh ». Cette borne dont le squelette reste visible émet une légère fumée : résidus brûlés de bois rongé par des xylophages, insectes-architectes de structures invisibles. Ces différentes transformations et assimilations révèlent par hypothèse les changements de perceptions en devenir ; de la chair au mirage, du sentiment à son code, de l'information à sa trace floutant les frontières de l'artificiel et du biologique.

Chloé Delarue *1986, vit et travaille à Genève, Suisse.

Pedro Matias

Pedro Matias analyse l'impact de l'ère digitale et de la surconsommation sur les corps, les sensations et la sexualité. Il questionne ce que le virtuel introduit dans la manière de vivre émotions et perceptions. Se référant à ce qu'il appelle le « spectacle de la pop culture », Matias anime des formes plastiques et visqueuses aux couleurs acides sur fonds pastels, références ironiques aux corps enviés, parfaits et lisses de la publicité, devenus produits de marketing.

L'une de ses dernières réalisations, *... to my plastic brothers ...*, 2017 propose un décryptage de l'idéologie capitaliste actuelle et ses répercussions sur les corps, les sexualités et notre environnement sensoriel. Transformées, pénétrées par la science, « nos vies se transforment en une réalité plastique et dystopique » affirme l'artiste.

L'artiste réalise également une installation évolutive et mouvante faite de slime coloré coulant vers le sol durant toute la durée de l'exposition. Employant souvent des matériaux coulants et artificiels en contact avec le corps des performers ou se déformant lentement dans l'espace, il développe une pratique autour de la vidéo, d'installations animées ou de performances ritualisées.

Pedro Mattias *1984, vit et travaille à Amsterdam, Pays-Bas